

les coupables ! Pourtant, il l'a échappé belle, ma foi, il aurait pu se rompre la tête au lieu d'avoir cette petite blessure dont il est déjà guéri.

Tout en sortant de Rocherouge, Noella songeait qu'en effet cet accident était bien singulier, tant à cause de cette malveillance inexplicable dont avait été victime l'ingénieur, déjà très aimé de ses ouvriers et estimé de tous dans le pays, que par ce peu d'empressement du jeune homme à faire la lumière sur cet acte évidemment criminel.

Comme la jeune fille s'engageait sur la route, elle vit venir devant elle le curé de Saint-Pierre, qui eut une exclamation en la reconnaissant.

— Ah ! tant mieux ! J'allais justement à Rocherouge pour vous parler, Mademoiselle. La pauvre Julienne se meurt, elle voudrait vous voir.

— Julienne ! Quoi, si vite !

— Oui, ce matin elle s'est trouvée plus mal, tout à l'heure, je l'ai administrée. Ce n'est plus maintenant qu'une question d'heures, pauvre petite. Un ange, cette enfant !

— J'y allais justement, Monsieur le curé. Ma pauvre Julienne !

Elle salua le prêtre et se hâta vers la chaumière. Personne ne répondant au coup frappé à la porte, elle entra, traversa la première petite pièce et pénétra dans l'étroit taudis qui était la chambre de Julienne. La malade, les mains jointes, paraissait prier. Un peu en arrière du lit était assise sa mère. La malheureuse, les traits crispés, les yeux gonflés, offrait l'image d'une désolation farouche. Elle ne bougea pas à l'entrée de Noella, mais Julienne tourna la tête, et un sourire de contentement éclaira son visage émancié.

— Ah ! quel bonheur ! M. le curé m'avait bien dit qu'il vous obtiendrait la permission de venir, chère demoiselle !

Les doigts de Noella pressèrent doucement la petite main qui se tendait vers elle.

— Oui, je l'ai rencontré comme je venais précisément ici, et il m'a dit que ma petite amie se trouvait plus fatiguée aujourd'hui.

— Beaucoup plus. C'est vraiment la fin, cette fois ! Oh ! je le sens bien, allez ! ajouta-t-elle en voyant le geste de protestation de la jeune fille. S'il n'y avait que moi, je serais heureuse, mais . . .

Elle tourna péniblement la tête et jeta un regard vers sa mère toujours immobile.

— Maman, ne vous désolerez pas ainsi ! La vie est si courte ! Bientôt nous nous retrouverons là-haut, pourvu que vous vouliez bien penser au bon Dieu et le servir de votre mieux.

La femme se leva brusquement, un sanglot déchira sa gorge.

— Ah ! Tu crois que je vais te laisser partir de bon cœur ! J'en ai déjà trois qui m'ont quittée comme cela, il ne me reste plus que toi, la dernière, et il faut que je te donne encore ! Après cela, qu'est-ce que ton Dieu pourra bien faire encore pour me punir ?

Les mots s'échappaient, pressés et violents, de ses lèvres desséchées.

— Qu'on m'arrache le cœur, si on veut, mais que tu vives, ma fille, ma Julienne !

Elle avait saisi les frêles petites mains et les baisait éperdument. Julienne, blanche comme un marbre, tremblait de tous ses membres.

Noella, qui retenait avec peine ses larmes, devant cette scène navrante se pencha vers la mère.

— Ma pauvre femme, vous lui faites mal ! Voyez.

La malheureuse se redressa, et, raidie par la douleur, étouffant ses sanglots, sortit de la chambre.

— Maman, maman ! murmura Julienne.

Des larmes coulaient le long de ses joues creusées, ses mains se joignaient convulsivement.

— Que va-t-elle devenir quand je serai partie ? Oh ! comme je vais prier pour elle, là haut ! Et vous viendrez la voir quelquefois, Mademoiselle ? Vous ne l'abandonnez pas ?

Noella, retenant les sanglots qui lui serrèrent la gorge, rassura la jeune mourante. En effet, si elle quittait momentanément Saint-Pierre, n'avait-elle pas l'espérance de revenir bientôt à l'usine d'Eyrans, libre cette fois d'exercer la charité avec l'appui de celui qui serait alors son mari ? Elle s'attarda un peu dans la chaumière, car Julienne avait peine à la laisser partir. Mais la nuit tombait, elle ne pouvait demeurer plus longtemps. Ayant embrassé la jeune fille en promettant de revenir le lendemain, elle sortit du pauvre logis.

Elle marchait vite, car ce bout de route était désert et bordé d'inquiétants fourrés. Cependant, elle n'avait pas de grande crainte. Le pays était sûr, on n'entendait jamais parler d'agression. D'ailleurs, le passage le plus ennuyeux allait être franchi ; à ce tournant, elle apercevait les premières maisons de Saint-Pierre.

Quelque chose remua à droite, un corps souple bondit du buisson, elle se sentit enserrée entre des bras nerveux, terrassée avant d'avoir pu jeter un cri, bâillonnée, ligottée, Puis l'agresseur se mit en marche, moitié portant, moitié traînant sa victime évanouie.

### III

#### LA FEMME MASQUÉE

Lentement, la pensée revenait à Noella. Dans son cerveau, engourdi peut-être passagèrement par quelque narcotique, les idées apparaissaient vagues d'abord, puis de plus en plus lucides.

Autour d'elle, l'obscurité était complète. D'un geste machinal, elle étendit la main et constata qu'elle était étendue sur des dalles de pierre. Bras et jambes étaient déliés, et le bâillon avait disparu.

Elle essaya de se lever et y réussit avec peine, car elle se sentait faible et étourdie. Elle marcha avec précaution, les mains étendues . . . et, au bout de quelques pas, se heurta à une muraille faite de larges pierres lisses.

— Mais où donc suis-je, ici ?

Ce cri s'échappa involontaire et angoissé, de ses lèvres desséchées. Mais personne n'y répondit.

Brisée d'émotion, elle se laissa glisser sur le sol. Malgré l'épais manteau dont elle s'était couverte pour sortir, elle grelottait, car l'air très froid arrivait